

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Le livre de la route de Johannes Joergensen

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 113-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE LIVRE DE ROUTE

de

JOHANNES JOERGENSEN (1)

N'avez-vous jamais éprouvé, au cours d'un voyage, pénétrant dans quelque église conventuelle où les moines sont occupés à psalmodier l'office, une impression étrange créée en vous par le contraste violent de la vie moderne trépidante et de l'existence recueillie de ces religieux. Vous vous serez assis à l'écart, dans l'ombre d'un pilier et, bercé par la mélodie grave et lente de la liturgie, vous vous serez demandé avec une curiosité faite d'angoisse et de stupeur : ces gens-là qui ont renoncé à tout, à la famille, à l'indépendance personnelle, aux aises de la

(1) 1 vol. in-8°, Paris. Perrin, fr. 3. 50.

vie, qui ne vont pas au théâtre, qui ne vont pas dans le monde, qui n'ont même plus le droit de considérer le moindre objet comme leur propriété absolue, ces gens-là sont-ils des fanatiques et des fous, ou sont-ils les seuls vrais disciples de l'Eternelle Sagesse ? Et tout au fond de vous-même, en écoutant les moines chanter gravement au chœur les louanges de Dieu, vous aurez entendu une voix vous murmurer : est-il si certain que les gens du monde, ceux qui se proclament affranchis de tout joug et de toute contrainte, ceux qui s'estiment libres de tout préjugé, de toute superstition et de tout esclavage, soient tellement indépendants ? Et ces religieux qui ont renoncé à tous les biens terrestres n'ont-ils pas conquis par là la liberté suprême, celle qui procède de la maîtrise totale de l'esprit sur le corps, sur les bas instincts et les passions honteuses ? Et vous aurez mieux compris alors que le monde n'est qu'orgueil et folie et que la véritable science et l'authentique sagesse sont la science et la sagesse divines.

Il y a dix-sept ans maintenant, en 1895, un jeune poète danois, décadent et baudelairien, disciple de Georges Brandès, publiait un petit livre destiné à causer une stupeur profonde dans le public de son pays. Oh ! il était très simple, ce petit livre, point recherché dans le fond ni dans la forme, et toutefois, ces notes de voyage, ces *Reisebilder*, à la manière d'Henri Heine, étaient susceptibles de déterminer chez le lecteur des impressions très vives et très profondes et de l'amener à réfléchir à maint problème fort grave de la sagesse et de la destinée, comme parle un autre poète.

Les années se sont écoulées. Le jeune poète décadent danois, pèlerin de l'Allemagne du Sud, de la Suisse et surtout de l'Ombrie, est devenu un grand

converti. Il a doté le public catholique d'une admirable et docte « Vie de S. François d'Assise » que M. Teodor de Wyzewa a fait connaître en France et dont le retentissement a été énorme. Il a conté d'autres impressions de voyage en Ombrie et en Toscane, non plus celles d'un poète sceptique et décadent, mais celles d'un pieux pèlerin visitant les différents sanctuaires du Patriarche d'Assise. Du volume de Johannes Joergensen narrant ses étapes premières sur le chemin du catholicisme, nous autres lecteurs français, ne savions rien encore que ce que nous disait Teodor de Wyzewa dans son Introduction de la « Vie de S. François » et nous avons relevé quelques allusions de l'auteur à son livre précédent dans les « Pèlerinages franciscains ».

Aujourd'hui l'infatigable et émérite traducteur de Joergensen comme de Tolstoï, de Robert Hugh-Benson et de tant d'autres, M. de Wyzewa nous offre le texte intégral du « Livre de la route ».

J'en conjure ceux qui éprouveront le désir de lire ce petit livre, qu'ils n'y cherchent point des sensations rares, des états d'âme « inédits » et de la déliquescence. Ils n'y trouveront rien de semblable. Tout simplement, à travers ces deux cent cinquante pages, nous recueillerons les souvenirs pleins de fraîcheur naïve et de simplicité d'un voyageur dont l'âme est tourmentée par un sentiment complexe, fait du dégoût de soi-même et de l'aspiration vers une vérité, vers une lumière et une *vita nuova* qu'il pressent mais n'aperçoit point clairement encore.

Il est, le jeune poète décadent que l'inquiétude religieuse travaille :

« Un malheureux ensorcelé
Dans ses tâtonnements futiles
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles
Cherchant la lumière et la clé ».

comme l'a merveilleusement exprimé son maître Baudelaire.

Joergensen, quittant en 1895 sa lointaine patrie danoise, entreprit un voyage au long cours à travers l'Allemagne catholique et la Suisse et, subissant la mystérieuse attirance de l'Italie, « terre de beauté » vint, pèlerin fatigué, au cœur lourd d'angoisse, se réfugier et se retremper dans la paix mystique de la terre ombrienne et franciscaine.

Il a noté ses impressions de route en de brèves pages où la description des villes d'art visitées est entremêlée d'analyse de ses propres états d'âme. Et l'ensemble de ces notes forme le petit livre qui nous occupe.

Dans ces vieilles cités germaniques empreintes d'un charme médiéval et catholique, Nüremberg, Rothenbourg-sur-la-Tauber, Joergensen cherche à pénétrer l'âme religieuse qu'enveloppent les maisons à pignons et les anciennes églises ogivales où les fidèles prient dans la pénombre muette et à la voûte desquelles monte, grave et solennel, le chant psalmodié des prêtres.

Un jour il s'en vient frapper à la porte du monastère bénédictin de Beuron, sis au fond d'une sombre vallée très verte et très boisée de la petite principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. Les usages, nouveaux pour lui, des religieux, leur vie silencieusement « enclose » et méditative, la paix presque solennelle du monastère, l'effraient. Au bout de vingt quatre heures, il s'enfuit pour échapper au fond moins à l'emprise du milieu qu'à la torture de se trouver seul en face de soi-même dans le « silence de Dieu ».

De Beuron Joergensen vient en Suisse et à travers le Saint-Gothard descend enfin dans la terre promise. Le contraste violent de la nature italienne ensoleillée

et exubérante avec les paysages plus froids du nord frappent ce septentrional extrême. Mais le charme opérera, n'en doutez pas, il opère même tout de suite. Comment en serait-il autrement et qui de nous pourrait se vanter d'y avoir échappé ?

Dans la seconde partie du « Livre de la route » Joergensen, sous le titre d'« une chronique ombrienne » nous raconte avec une exquise simplicité quelle fut à Assise la vie d'un jeune homme qui s'en était allé hors de son pays et que, dans le pays nouveau où il était venu, les « Welches » ne connaissaient que sous le nom de Giovanni ».

C'est de beaucoup la partie la plus intéressante du livre. En compagnie d'un ami très charitable, un compatriote converti au catholicisme, Giovanni va passer plusieurs mois à Assise d'abord, puis au vieux couvent de la Rocca, à quelque distance au-dessus de la petite cité. Lentement, sûrement, le travail mystérieux qui avait commencé dans cette âme va se poursuivre au cours de ce mois de retraite. La douceur des horizons d'Ombrie, le calme de la retraite, la piété simple des paysans de la Rocca, l'exquise fascination exercée par la figure du *Poverello*, la délicatesse même observée à l'égard de Giovanni par ses amis, le P. Félix, conventuel, et Francesco, ont peu à peu prédisposé le cœur de Giovanni à recevoir les effluves de la grâce et l'illumination de la vérité en pliant doucement son orgueil rétif. Le temps s'écoule, la salutaire évolution intérieure se poursuit, le désir d'appartenir à l'Eglise se précise chez le jeune poète tourmenté. Mais il a des retours. Le vieil homme ne meurt pas en un jour. Et comme beaucoup d'âmes en route sur le dur sentier qui mène à la lumière, il cherche des prétextes pour s'en détourner à certaines heures et il prend peur de cette vérité même à laquelle il aspire.

Joergensen n'ira pas jusqu'au terme logique où le conduisent ses aspirations nouvelles avant de clore le « Livre de la Route ».

Il revient dans son pays avant d'avoir franchi définitivement le seuil de l'Eglise. Mais, rentré dans sa patrie, il comprend, à réentendre les paradoxes de ses compagnons d'autrefois, qu'il s'est à jamais séparé d'eux et qu'il avait vraiment trouvé ce Dieu qu'il croyait chercher encore.

Fernand HAYWARD

Florence, 23 avril 1912.